

**Intertextualité dans *Les bavardages du Seul* de Mustapha Benfodil
entre interculturel, ludisme intellectuel et postmodernité littéraire****Intertextuality in “Les bavardages du Seul” by Mustapha Benfodil
between interculturality, intellectual playism and literary
postmodernity**

* KHEDDAM Meriem

Université Alger 2 – Abou El Kacem Saâdallah (Algerie)
University of Algiers 2- Abou El Kacem Saâdallah (Algérie)
Laboratoire de pragmatique inférentielle
meriem.kheddam@univ-alger2.dz

d/dep:17/02/2024

d/ acc. 13/03/2024

d/ pub: 02/06/2024

Résumé:

Nous nous pencherons dans cet article sur la dimension intertextuelle du deuxième roman de l'écrivain algérien Mustapha Benfodil, intitulé *Les Bavardages du Seul*. En effet, au sein de cette œuvre, s'établit un dialogue subtil entre différentes références littéraires et non littéraires. Bien que l'exploration exhaustive de ces intertextes soit impossible, nous tâcherons de cerner ceux qui nous semblent les plus saillants, c'est-à-dire ceux qui revêtent une importance particulière, notamment par leur prégnance ou leur fréquence dans le roman, ainsi que ceux qui se distinguent par leur significativité intrinsèque et leur impact sur l'expérience de lecture. Dans la deuxième partie de ce travail, nous examinerons les implications de cette pratique prépondérante dans le roman, interrogeant ses significations sous-jacentes et son influence sur la réception de l'œuvre.

Mots-clés: Intertextualité, interculturel, réception, postmodernité, hypotexte, citation.

Abstract:

In this article, we will look at the intertextual dimension of the second novel by the Algerian writer Mustapha Benfodil, entitled “Les bavardages du Seul”. Indeed, within this work, a subtle dialogue is established between different literary and non-literary references. Although it is impossible to exhaustively explore these intertexts, we will try to identify those that seem to us to be most salient, i.e. those that are of particular importance, specifically because of their resonance or frequency in the novel, as well as those that stand out for their intrinsic significance and their impact on the reading experience. In the second part of this work, we will

* KHEDDAM Meriem. khedmeriem@gmail.com.

examine the implications of this preponderant practice in the novel, questioning its underlying meanings and its influence on the reception of the work.

Keywords: Intertextuality, intercultural, reception, hypotext, quote.



Introduction:

A l'ère postmoderne, la littérature se caractérise par un rejet du cloisonnement, créant des espaces où les frontières entre les genres, les registres de langue et les types de discours s'estompent, pour laisser la place à une effervescence créative sans précédent. Les *bavardages du Seul*, deuxième roman de l'écrivain algérien Mustapha Benfodil, publié en 2003, incarne cette volonté de transcender les frontières en mêlant plusieurs registres de langue, ainsi que différents genres littéraires et types de discours.

Le roman raconte l'histoire de Ouali Ben Oualou, alias OBO, fils d'un illustre médecin, le docteur Alfred Djelloul Bensimson, et de la princesse Leila. Après avoir vécu les premiers trente ans de sa vie sans jamais sortir de la maison familiale, Ouali se voit « réintégrer le monde des hommes » (Idjer, 2006) qu'il ne connaissait que grâce à Euréka, une encyclopédie qui lui apportait chaque jour les nouveaux savoirs de l'univers, mais qui ne l'avait pas préparé à la vie en société. Ce qu'OBO ignorait, c'est qu'il était destiné à une mission sacrée, celle de sauver la cité du milieu, Alger, de l'horrible Zalzamiche, fils de Baldazar, l'ennemi de son père. Ainsi, deux narrations s'alternent dans ce roman, l'une racontant le parcours initiatique de Ouali depuis sa fugue de la maison familiale, et l'autre explorant son arbre généalogique, s'attardant sur l'histoire du Dr Bensimson qui a effectué un voyage céleste afin de découvrir le secret de la vie et de la mort.

Par ailleurs, au sein de ce roman, s'établit un dialogue subtil et érudit avec diverses références littéraires et non littéraires. En effet, l'auteur puise de la bibliothèque universelle pour créer une œuvre riche et dense dans laquelle les connexions entre les divers textes s'avèrent significatives. Nous nous proposons dans cet article d'explorer la dimension intertextuelle de ce roman, c'est-à-dire son interaction avec des textes qui lui sont antérieurs. Nous souhaitons répondre à la problématique suivante : comment l'intertextualité présente dans *Les bavardages du Seule* transcende-t-elle les frontières du texte individuel pour tisser un réseau complexe de références littéraires et culturelles et quel effet cela peut-il avoir sur l'expérience de lecture ?

Pour ce faire, nous articulerons notre analyse en trois parties. Nous commencerons d'abord par apporter de brefs éclaircissements d'ordre théorique sur la notion d'*intertextualité*. Dans la deuxième partie, Nous analyserons l'architecture intertextuelle dans *Les bavardages du Seul*. Nous nous intéresserons d'abord à l'une des manifestations les plus explicites et littérales de l'intertextualité : la citation, avant de nous pencher sur ses formes non littérales et moins explicites. Enfin, nous nous focaliserons dans la troisième partie sur les enjeux de ce foisonnement intertextuel et son effet sur l'expérience de lecture.

I- Du dialogisme à l'intertextualité : cadre théorique

Développé d'après la théorie dialogique de Mikhaïl Bakhtine, l'intertextualité est un concept théorisé par Julia Kristeva dans deux articles parus dans la revue *Tel Quel*, puis repris dans *Séméiotiké* :

« *Le mot (le texte) est un croisement de mots (de textes) où on lit au moins un autre mot (texte). [...] tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. A la place de la notion d'intersubjectivité s'installe celle d'intertextualité.* » (Kristeva, 1969, pp.84-85)

Kristeva souligne suite aux travaux de Bakhtine que tout texte s'inscrit dans un contexte culturel et littéraire plus vaste, constituant un maillon dans une chaîne dont il ne peut être détaché. Ainsi, l'intertextualité permet de penser l'extériorité et l'antériorité du texte. Roland Barthes rejoint Kristeva dans sa conception du texte comme étant en relation « *avec différents types d'énoncés antérieurs et synchroniques* » (Kristeva, 1968, p. 103) mais il va plus loin, ouvrant l'intertextualité vers la théorie de la réception. En effet, dans *Le plaisir du texte* (1973), Barthes explique comment la mémoire du lecteur peut être *alertée* par un mot ou un thème qui lui fait associer sa lecture actuelle à une lecture antérieure. L'intertextualité devient alors un effet de lecture puisque c'est grâce à la culture et à la mémoire du lecteur qu'il est possible de faire des rapprochements entre un texte et un autre.

En somme, l'intertextualité peut être appréhendée sous deux angles : celui de l'écriture et celui de la lecture. Théorisée par Kristeva et reprise, expliquée et développée par Roland Barthes, Gérard Genette, Michel Riffaterre, Laurent Jenny, Antoine Compagnon et d'autres, elle devient un outil important pour analyser les relations d'influence et de dérivation que peuvent exister entre un texte A que Genette appelle *hypotexte* (le texte source) à un texte B (texte d'accueil) qu'il appelle *hypertexte* (Genette, 1982, p. 08).

II- Architecture intertextuelle dans *Les bavardages du Seul* :

L'intertextualité se manifeste dans *Les bavardages du Seul* de plusieurs manières : de manière explicite et littérale (la citation), de manière explicite mais sans reprise littérale du texte source (la référence) et de manière implicite à travers des hypotextes enfouis et transformés dans le roman. Nous commencerons par porter notre attention sur les citations insérées dans ce roman. Ensuite, nous nous pencherons sur les autres hypotextes en les regroupant en deux catégories : les hypotextes sacrés et les hypotextes littéraires.

1- Les citations:

La citation consiste à « *convoquer, intégrer dans un discours un élément de discours hétérogène* » (Pagès, 2001). Genette explique que celle-ci est « *la forme la plus explicite et la plus littérale* » (Genette, 1982, p.08) de l'intertextualité et se distingue par les guillemets, avec ou sans référence. Cependant, comme le montre Pagès, il est tout à fait possible de trouver des citations sans guillemets mais avec d'autres indicateurs comme le signe " ", appelé *comillas*, et l'italique qui « *concurrence donc les guillemets dans la procédure de citation.* » (Pagès, 2001).

Dans *Les bavardages du Seul*, nous trouvons ces deux modes de citation. Par exemple, dans les pages de divisions, nous trouvons des titres des parties et des sous-parties, suivis à chaque fois d'un quatrain du poète perse Omar Khayyam, écrit en italique, sans guillemets. D'autres quatrains sont incorporés au cœur même du récit. Certains sont encadrés par des guillemets, d'autres se distinguent par l'emploi de l'italique. Il est à signaler que le nom du poète revient soixante-quatorze fois dans le roman et que 26 de ses quatrains y sont cités. Ces citations participent à la richesse de l'œuvre plongeant le lecteur dans une époque (XI^{ème} siècle) et une culture (perse) différentes, et participe à la dimension poétique du roman.

Sont cités aussi dans le roman des versets coraniques et des passages d'un livre d'interprétation du Coran. Les extraits de Sourates sont majoritairement cités en français, certains sont écrits en arabe transcrites en alphabets latins et d'autres encore sont donnés dans les deux langues. La légende des gens de la caverne, récit issu de la tradition biblique et coranique et le récit du voyage céleste du prophète Mohamed issu du Coran et de la Sunna – recueil des paroles et actes du prophète Mohamed– sont insérés dans la narration à travers une longue citation du professeur Hamza Boubekeur, s'étalant chacune sur deux pages, les pages 300 et 301 pour le premier récit et les pages. 497 et 498 pour le second.

2- Les hypotextes sacrés : archétypes et récits bibliques et coraniques

Les textes sacrés ne sont pas uniquement présent dans *les bavardages du Seul* à travers les citations. Le second récit du roman, pris en charge par un vieux qui se présente en tant que Néo, un patriarche qui a l'âge de l'humanité (Benfodil, 2003, p. 25), a une raisonnée particulière avec les textes bibliques et coraniques. En effet, certains choix narratifs et motifs thématiques de ce récit présentent des affinités avec les textes sacrés.

Le premier lien intertextuel entre le roman et les textes sacrés est le « je » omniscient. En effet, si la présence d'un narrateur omniscient est fréquente dans les romans, le fait que celui-là raconte à la première personne ne l'est pas. Le narrateur intradiégétique de *Les bavardage du Seul*, ayant vécu sur Terre depuis l'aube de l'humanité raconte, de plus de l'histoire du personnage principal, Ouali Ben Ouali et celle de son père Alfred Djelloul Bensimson, des récits qui appartiennent à différentes époques et différents lieux. Sa longévité lui donne une omniscience qui évoque la voix transcendante des textes sacrés. Ainsi, il se dresse comme un guide à travers les méandres de l'Histoire et éclaire les coins et les recoins de l'intrigue, offrant au lecteur une perspective qui transcende les limites humaines. A travers son récit, nous percevons une vision d'ensemble sur les différents micro-récits qui composent la trame narrative et une compréhension profonde des vies entrelacées des différents protagonistes.

En outre, le roman met en texte des personnages qui incarnent des archétypes que nous pouvons trouver dans les textes sacrés : un prophète avec une mission divine, des opposants qui tentent de lui nuire, des alliés qui lui apportent leur soutien, ou encore des apôtres qui le suivent. En effet, le roman raconte l'histoire de celui qui allait devenir le roi OBO (Ouali Ben Oualou), le dernier prophète envoyé sur Terre, descendant (tout comme le Patriarche qui prend en charge la narration dans le second récit) non pas d'Eve comme tous les autres prophètes mais de la branche d'Eva, maîtresse d'Adam qu'il aurait sortie de son flanc gauche (pendant qu'Eve serait sortie de son flanc droit selon la tradition biblique et coranique). Ce *prophète post-scriptum* (Benfodil, 2003, p. 430), en référence au récit coranique qui proclame Mohamed comme le dernier des prophètes, cumule des caractéristiques qui sont accordés aux envoyés de Dieu : intégrité, justice, empathie, pacifisme, etc. et reçoit des miracles comme lorsque Baldazar tenta de le brûler vif mais que celui-ci, tel Abraham dans le récit coranique sortit sain et sauf du brasier, ou comme lorsqu'il passa la journée à accomplir un miracle après un autre :

« Il dit au fleuve de sécher. Le fleuve serpenta à travers son lit et disparut [...] Il se clona lui-même puis reprit sa forme ordinaire. [...] Un vieux canasson, fatigué et boiteux, trainant seul devant l'écurie. Une mouche le tarabiscotait, entrant par une narine et sortant par l'autre narine. [...] Va-t'en, p'tite mouche ! Va jouer ailleurs ! fit Ouali, avant de faire au vieux canasson un massage relaxant. La bête devint plus fougasse que tous les autres chevaux de l'écurie réunis [...] Il étonna un jardinier en faisant de très beaux potagers, aux formes mirifiques. Les fleurs se dressaient sur leurs plates-bandes et se mettaient à danser en exhalant leur beau parfum. Les abeilles en devenaient folles et venaient les butiner en forme de ballets splendides. [...] Il a guéri un cancéreux, il a rendu la vue à un aveugle, et la vie à un pauvre malheureux [...] Il a fait un tour dans l'espace, comme si c'était rien, et il est revenu en fin d'après-midi, comme on revient du marché [...] Bref, il n'a fait que des miracles toute la journée, comme d'autres font des bêtises. » (Benfodil, 2003, pp. 389-390)

Alfred Djelloul également avec son attrait pour le monde mystique évoque un archétype biblique. Ses questionnements spirituels, ses explorations ésotériques et son expérience transcendante dans l'*antre de la mort* évoquent des parallèles avec des figures bibliques de prophètes et de sages dans leurs quêtes spirituelles. Son voyage céleste est aussi comparé dans le roman à celui effectué par le prophète Mohamed au septième ciel selon la tradition musulmane.

En outre, le symbolisme dans le roman rappelle aussi les textes sacrés et ajoute une dimension mystique à l'histoire. Par exemple, les chiffres trois, sept et douze, qui revêtent une signification symbolique profonde dans les nombreuses traditions religieuses sont prépondérants dans ce roman. A titre d'exemple, le chiffre sept est souvent considéré comme étant sacré dans les différentes religions monothéistes. Dans *Lexique des symboles chrétiens* (Feuillet, 2009), l'auteur donne de nombreux exemples de l'occurrence de ce chiffre dans les textes bibliques. Par souci de concision, nous nous contenterons de citer quelques-uns uniquement : La Création a duré sept jours (en comptant le jour du repos), le sabbat est le septième jour et signifie l'alliance avec Dieu, les dons du Saint-Esprit sont au nombre de sept, les vertus théologiques et cardinales et les péchés capitaux sont sept, Jésus lance sept malédictions aux scribes et aux Pharisiens hypocrites, etc. Dans la tradition musulmane aussi le chiffre sept est très symbolique. Il existe sept

cieux et sept couche terrestres, sept portes de l'enfer, sept péché destructeurs, le roi d'Egypte a vu dans son rêve sept vaches grasses mangées par sept vaches maigres, la punition divine sur le peuple d'Ad dura sept jours, etc. Les exemples restent si nombreux qu'il est impossible de tous les recenser dans ce travail, tel n'est pas notre but. Notre but est de montrer d'une part la récurrence de ce nombre dans les textes sacrés et d'autres part de montrer que *Les bavardages du Seul* reprend ce motif en répétant lui aussi quatre-vingt-six fois ce chiffre et ses dérivés : après sept jours du début du voyage céleste d'Alfred Djelloul, son fils Ouali Ben Oualou est né à l'âge de sept mois et sept jours, le Patriarche a partagé le sommeil des Sept Dormants, il a fait sept fois le tour de la terre en marchant, la mère adoptive de Ouali éleva sept enfants, etc.

Bien que nous pensions que rien n'est fortuit dans une œuvre littéraire et que Benfodil lui-même affirme : « *C'est un livre réfléchi. Tout est pensé dans ce roman* » (Idjer, 2006), la répétition d'autres chiffres d'une grande importance dans les textes sacrés, à savoir les chiffres trois et douze, confirme que ces récurrences ne peuvent pas être une coïncidence.

Les bavardages du Seul fait également référence à plusieurs récits bibliques et coraniques. Le narrateur raconte :

« *Je suis un nabi manqué. [...] Eternel second rôle dans toutes les légendes bibliques. Je fus témoin du terrible Déluge qui avait emporté la tribu de Noé. [...] J'ai vu des fils arrogants élever la Tour de Babel pour atteindre le ciel, et Dieu l'anéantissant par la confusion des langues. J'ai suivi Abraham dans son égarement quand il demandait au Soleil s'il était le visage de Dieu. Je l'ai vu conduire Ismaël pour le sacrifier en offrande au Très Haut [...] J'ai entendu David parler aux oiseaux et Salomon au vent, pour dompter les djinns et séduire Balkis, la reine de Saba. Et le cri de Jonas sortant sain et sauf du ventre de la baleine. [...] Je me baignais dans la Mer rouge quand Moïse s'était frayé un chemin au milieu des flots pour sauver son peuple de la tyrannie du Pharaon. J'ai traversé tout le royaume de Juda ; j'ai été l'hôte des rois des douze tribus d'Israël et j'ai été témoin de la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor. [...] J'ai partagé l'aventure du grand sommeil avec les sept Dormant et leur chien [...]* » (Benfodil, 2003, pp. 25-26)

Ce passage, extrait du début du roman et dans lequel plusieurs légendes issues des textes sacrés sont évoquées est un exemple qui montre

la forte présence de l'hypertexte biblique et coranique dans cette œuvre. Au fil des pages, le narrateur suspend plusieurs fois sa narration de l'histoire d'OBO pour raconter des récits de la tradition biblique et coranique, créant une toile riche où la fiction dialogue avec les textes sacrés.

3- Archétypes littéraires et dialogue avec la bibliothèque littéraire universelle :

De plus des archétypes issus des textes sacrés, on trouve dans le roman des archétypes littéraires, c'est-à-dire des motifs, des personnages et des situations qui se répètent dans les œuvres littéraires, transcendant les limites du temps et de l'espace. Parmi ces derniers, nous pouvons citer les personnages archétypaux comme le héros aux grandes qualités physiques et morales, le méchant et les alliés, la princesse, la sorcière, etc., ainsi que les motifs récurrents comme le parcours initiatiques (Ouali/Alfred Bensimson), la libération de la princesse (Leila) par le héros (Dr Bensimson), déclenchant la fureur du méchant qui la tenait en captivité (Baldazar), le motif du dédoublement du personnage (Ouali Ben Oualou et Zalzamiche, alias Oualou ben Ouali), deux personnages opposés dont les destinées sont étroitement liées, etc.

Parmi tous ces éléments archétypaux, nous nous intéresserons particulièrement ici au parcours initiatique de Ouali Ben Oualou, un motif qui nous rappelle de nombreuses œuvres de la littérature mondiale. En effet, l'histoire de Ouali n'est pas sans rappeler, par exemple, celle de Candide, personnage principal de *Candide ou l'optimisme* de Voltaire. Innocent, naïf, sans aucune expérience du monde extérieur, le jeune de trente ans, va découvrir, comme Candide, la réalité du monde dans un parcours tumultueux tapissé d'épreuves et de découvertes. Tout comme Candide qui fut éduqué par Pangloss qui lui apprenait que « *tout est au mieux* » (Voltaire, 1992, p.10) « *dans le meilleur des mondes possibles* » (Voltaire, 1992, p.108), Ouali a été formé par l'encyclopédie Euréka qui contenait tous les savoirs de l'humanité. Le point commun entre l'éducation de ces deux personnages est que l'une et l'autre étaient déconnectées de la réalité du monde dans lequel ils vivaient. La philosophie optimiste de Pangloss ne tenait pas compte des horreurs et des souffrances dans le monde. La formation reçue par Ouali est purement académique et ne tenait pas compte des aspects humains et sociaux. C'est ainsi qu'il n'a pas appris à communiquer efficacement avec les autres, à comprendre les métaphores et les sous-entendus, à deviner les réelles intentions de ses interlocuteurs, etc. Comme Candide qui fut expulsé du château du baron Thunder-ten-Tronckh où il avait toujours vécu, Ouali a été poussé à la fugue de la maison

familiale par son frère Farid qui ne supportait plus de le voir vivre sans fournir le moindre effort. Les deux hommes allaient donc découvrir un monde extérieur dont ils ne connaissaient rien.

Par ailleurs, il existe un autre personnage en littérature dont les similitudes avec Ouali Ben Oualou sont très frappantes. Il s'agit de Cleveland, personnage du roman éponyme d'Antoine Prévost d'Exiles – Le titre original du roman est *Le Philosophe anglais, ou Histoire de monsieur Cleveland, fils naturel de Cromwell, Ecrite par lui-même, et traduite de l'Anglais par l'Auteur des Mémoires d'un jeune homme de qualité* – publié entre 1731 et 1739. Ce roman aussi raconte « la mise à l'épreuve d'une éducation hors du monde [...] d'un enfant tenu soigneusement loin de tout » (Martin, 2006, p. 58). Les deux histoires ont beaucoup de points communs : Cleveland et Ouali, sont tous les deux fils d'un personnage prestigieux, le protecteur anglais Cromwell/l'illustre docteur Bensimson. Enfant illégitime d'un homme influent, Cleveland est élevé par sa mère qui le retenait depuis sa naissance déjà dans une « solitude perpétuelle » (Prévost, 2003, p. 45) avant d'aller se réfugier avec lui dans une caverne où ils vécurent, retirés du monde jusqu'à la mort de cette dernière. C'est ainsi qu'en grandissant, il n'avait quasiment aucun rapport avec le monde extérieur et n'ayant rencontré que quelques personnes hormis sa mère. Cleveland écrit dans ses mémoires sur la période qui suivit la mort de sa mère :

« [J]e n'avais point d'autre au monde que M^{me} Riding. Il ne m'était pas arrivé dans toute ma vie de parler à une autre personne que cette dame : je dois ajouter néanmoins James, et une fille qui nous servait à Hammersmith. » (Prévost, 2003, p.72)

En outre, toute en lui donnant cette « éducation préservatrice » qui avait pour but « d'empêcher toute influence extérieure jugée néfaste ou porteuse de corruption » (Martin, 2006, p.52), la mère de Cleveland le nourrit de lectures philosophiques qui le rendent érudit. De même, Ouali a vécu caché de tous dans la maison de sa mère adoptive pour être protégée du monde extérieur. Après le départ de son père à la découverte du royaume de la mort et le décès de sa mère peu après son accouchement, la gouvernante de la princesse Leila éleva Ouali conformément aux directives qu'Alfred Djelloul avait laissées à son épouse :

« Il vivra retiré du peuple jusqu'à mon retour. S'il va dans le monde, il sera perdu. Il n'ira pas à l'école. Il ne verra pas de femme. Il ne commercera pas avec les hommes. Il n'aura pas de

confident. Cache-le dans une cave, un grenier, ou même un coffre, s'il le faut. » (Benfodil, 2003, p. 198)

Ainsi, Cleveland et Ouali ont tous les deux reçu une éducation hors du monde. Ils avaient un savoir encyclopédique et une très grande intelligence mais ils n'avaient aucune expérience pratique du monde. Vierges de toute influence néfaste, ils vont rencontrer leur être social et faire par eux-mêmes la connaissance du monde. Lors de leurs parcours initiatiques, ils vont devoir mettre leur savoir mais aussi leur naïveté et leurs conceptions du monde à l'épreuve de la réalité, remettant ainsi en question leurs perceptions, et révisant et actualisant leurs connaissances.

A travers ces deux récits, nous lisons le poids de l'origine et le rôle du hasard et de la coïncidence sur la destinée de l'individu, ainsi que celui de l'expérience dans la formation de l'identité. En effet, Cleveland en tant que fils bâtard de Cromwell et Ouali en tant que fils du docteur Bensimson et de la princesse Laila et héritier de leur inimitié avec Baldazar, ont eu leur destinée tracée d'avance à cause de leur filiation. Le hasard a fait le reste en les tirant d'une situation à une autre et la coïncidence les a mis face à des personnages avec qu'ils partageaient la même destinée. Par exemple, Cleveland rencontre par hasard son demi-frère Bridge et Ouali son sosie Zalzamiche, fils de Baldazar. Les aventures qu'ils avaient vécues vont construire leur identité, provoquant une grande métamorphose chez l'un comme chez l'autre. Vers la fin des deux récits, les deux héros reviennent au point de départ. Pour Cleveland, c'est son Angleterre natale où il rentre après son voyage dans le monde, pour OBO, sa maison familiale auprès de sa mère adoptive, puis, Tataouine, sa ville natale.

Cette comparaison ne donne qu'une idée des affinités qui existent entre les deux romans, celles-ci étant nombreuses. Nous y trouvons d'autres motifs et éléments de ressemblance : enlèvement (de Fanny dans le roman de Prévost et de Sarah dans celui de Benfodil), persécution d'un couple amoureux (Cleveland et Fany/ Alfred Djelloul et la princesse Leila), accès au pouvoir (Cleveland devient le chef des Abaquis, Ouali fut *promu émir* d'un groupe terroriste puis il devint le chef d'une tribu composée de ses apôtres), amour (les deux tombent amoureux pendant leurs parcours initiatiques), voyage en Amérique, dédoublement du personnage (Cleveland par son demi-frère et Ouali par son sosie), etc.

Les deux romans ont également des points en commun sur le plan formel. D'abord, l'un comme l'autre, avec leur forme de roman à tiroirs, insèrent plusieurs récits intercalaires dont certains sont pris en charge par d'autres narrateurs. Ensuite, les deux romans mettent en place une

scénographie de l'auteur. En d'autres termes, les deux œuvres inscrivent un personnage fictif à qui l'écriture du récit est accordée. De même, nous trouvons dans les deux romans de nombreux appels au lecteur. Nous retrouvons aussi dans les deux romans le recours au fantastique, l'insertion de personnages empiriques en tant qu'actants, le recours à des toponymes réels et d'autres imaginaires, etc., oscillant ainsi entre le factuel et le fictif, le vraisemblable et l'invraisemblable.

Ainsi, nous voyons que *Les bavardages du Seul* dialogue avec plusieurs textes que ce soit en les citant, en leur faisant référence ou en les dissimulant avec subtilité. Nous avons pris quelques exemples pour illustrer cette richesse intertextuelle mais d'autres éléments restent certainement à soulever. En effet, notre but n'est pas de faire l'inventaire exhaustif de tous les éléments intertextuels présents dans le roman. Ceci nécessiterait certainement un travail qui dépasse le cadre d'un article. De plus, le repérage des affinités intertextuelles dépend aussi des compétences du lecteur comme nous allons expliquer ci-dessous, ce qui fait que chaque lecteur peut relever des points qui ne sont pas forcément détectés par un autre. Ce que nous avons tenté de démontrer est que ce roman absorbe et dialogue avec plusieurs textes de la bibliothèque universelle, créant une expérience de lecture riche et mémorable.

III- En jeux de l'intertextualité et son impact sur l'expérience de lecture :

Dans cette partie, nous chercherons à comprendre les effets qu'a cette intertextualité foisonnante dans *Les bavardages du Seul*. En effet, la présence dans le roman d'une riche matière intertextuelle rend l'expérience de lecture différente, riche et profonde. Cette pratique pourrait aussi être porteuse de messages sous-jacents et avoir des enjeux que nous allons tenter d'élucider.

1- Métissage et interculturelité :

Comme nous venons de le voir, *Les bavardages du Seul* dialogue avec des textes de toute époque et tout horizon. Le faisant, il s'ouvre à l'universel et refuse le cloisonnement et les frontières géographiques. En effet, si le roman a pour cadre l'Algérie contemporaine, les citations insérées dans le roman, les références et les hypotextes dissimulés, lui donnent une dimension universelle.

Les intertextes littéraires, qu'il s'agisse de la convocation d'une œuvre en particulier ou de l'emploi d'archétypes qui appartiennent au patrimoine littéraire universel, transcendent les frontières du temps et de l'espace et crée un brassage culturel. Ainsi, en convoquant des références culturelles

appartenant à différentes époques et différentes horizons, le roman construit un pont entre ces différentes cultures. Pour illustrer notre propos, intéressons-nous aux vers de Khayyam qui poncturent le roman. Ce poète est une figure emblématique aussi bien en Orient qu'en Occident. En effet, la première traduction européenne des Robâiyat (les quatrains) par Edward Fitzgerald (1859) a introduit l'œuvre de Khayyam dans une Europe humaniste et matérialiste, marquée par le triomphe de la pensée rationnelle et a eu un impact majeur sur la pensée européenne et la perception de l'Orient par l'Occident. Au fil des années, le poète gagne en renommé en Occident où il fut considéré comme un grand maître de penser oriental et une figure de proue dans le débat entre christianisme et sécularisme. La particularité de sa pensée réside dans la dualité entre mysticisme et spiritualité perceptibles dans ses poèmes et une remise en question des dogmes religieux. C'est cette capacité de réconcilier deux pensées qui semblent inconciliables qui a fait de Khayyam une figure emblématique d'humanisme et un symbole d'opposition à la dominance de l'Eglise. C'est aussi cette pensée qui a fait de lui une figure de proue dans le dialogue entre Orient et Occident.

Ouali Ben Oualou et le Patriarche Néo deviennent également des figures de cette spiritualité libérée du dogmatisme dans le roman :

« Le roi OBO répandit ainsi des paroles pour le moins...peu ordinaires, prononcées dans la bouche d'un prophète. Faisant son...filou-sophe, Musta Kim, érigé en porte-parole officiel de la zaouïa de Tataouine, prêchait à sa façon, en s'inspirant des enseignements de son désormais maître à penser : "La vie est un choix. La mort est un joker. La tombe n'est pas une salle de torture. Dieu ne porte pas de cagoule. L'enfer n'existe pas. Le parking de nos âmes n'est pas un purgatoire. La terreur du jugement Dernier ne siège que dans le cœur de ceux qui ont peur d'Allah comme un tortionnaire. [...]" . A Tataouine, les gens étaient ce qu'ils étaient. Des humains tout simplement. [...] Comme leur grand oncle Omar Khayyâm, c'étaient de joyeux fatalistes. Des fatalistes positifs pour qui Dieu n'avait rien d'un portier maniaco-dépressif qui faisait des cruches pour les casser cinq minutes après. Ils le voyaient plutôt comme un artisan qui aimait les formes qu'il donnait à ses figurines, fussent-elles laides et repoussantes. » (Benfodil, 2003, p.502)

De même, la juxtaposition des récits bibliques et coraniques et l'exploration de ces textes sacrés, instaure un dialogue entre eux et favorise

leur compréhension et leur appréciation d'abord en tant que patrimoine humain, ensuite en tant qu'écrits qui peuvent être différents en apparence mais qui présentent une grande ressemblance. En effet, si le roman fait de nombreuses fois référence à la Bible et au Coran, il ne s'agit dans aucune de ces occurrences de la comparaison entre les différents messages divins. Au contraire, les récits dont il fait référence, sur la création, sur les histoires d'Adam et d'Eve, de Moïse, d'Abraham, de Noé, des Sept Dormants, etc., se ressemblent dans les textes sacrés même s'il existe des variations dans les versions.

Ainsi, vu sous cet angle, nous pouvons dire que le roman de Benfodil se présente comme un pont culturel, illustrant l'idée de l'harmonie dans la diversité en créant une œuvre qui se nourrit de différents textes littéraires et en qui exploite côte à côte la mythologie biblique et coranique. Le foisonnement intertextuel dans ce roman n'est donc pas fortuit, il s'agit d'une démarche d'un acte d'harmonisation et de célébration de la diversité et de la richesse culturelle de notre monde.

2- Jeu ludique avec le lecteur :

Michel Riffaterre considère l'intertextualité comme le résultat d'une interaction entre l'écrivain et le lecteur :

« L'intertextualité est la perception, par le lecteur, de rapports entre une œuvre et d'autres, qui l'ont précédée ou suivie. Ces autres textes constituent l'intertexte de la première. La perception de ces rapports est donc une composante fondamentale de la littérarité d'une œuvre. » (Riffaterre, 1980, p. 04)

Cette définition implique une nouvelle perspective de l'intertexte, l'ouvrant sur la théorie de la réception. En effet, l'intertextualité ne dépend pas uniquement du travail fait en amont par l'auteur mais aussi de la « sensibilité du lecteur ». Ainsi, le repérage des intertextes dépend des connaissances du lecteur (sa culture, ses lectures, sa mémoire) et varie donc dans le même hypertexte d'un lecteur à un autre. Par exemple, si nous avons repéré des archétypes littéraires, bibliques et coraniques dans *Les bavardages du Seul*, si nous avons constaté des similitudes entre ce roman et d'autres œuvres littéraires comme *Candide* et *Cleveland* – ou avec d'autres écrits que nous n'avons pas évoqués par souci de concision comme *Les mille et une nuits* et d'autres contes merveilleux – d'autres lecteurs pourront certainement identifier des éléments intertextuels qui nous ont échappés. Cela instaure une sorte de jeu entre le lecteur et l'œuvre qui devient une énigme complexe à résoudre. En multipliant les liens intertextuels entre son roman et des textes antérieurs, Benfodil invite le lecteur à participer

activement à la création de son œuvre. Le lecteur, avec cette satisfaction intellectuelle qui lui procure la reconnaissance d'une citation ou d'une référence directes ou un hypotexte dissimulé, se trouve pris au jeu et tente d'interpréter les indices et traquer les allusions, faisant même des rapprochements que l'auteur lui-même n'avait peut-être pas pensé.

Le roman, programmant ainsi sa lecture se présente comme une expérience interactive et immersive à laquelle prend part le lecteur.

3- Postmodernité littéraire :

Les romans de Mustapha Benfodil dont *Les bavardages du Seul*, s'inscrivent dans la lignée des auteurs algériens dit *Enfants terribles* qui ont opté pour une écriture transgressive et iconoclaste. Cette génération qui a vu le jour dans les années quatre-vingt correspond selon Marc Gontard à la naissance du postmodernisme littéraire au Maghreb (Gontard, 2013, p. 91)

Cette mise en contexte est importante pour saisir les enjeux de cette intertextualité foisonnante dans *Les bavardages du Seul*, étant donné que celle-ci est l'une des caractéristiques fondamentales du postmodernisme littéraire qui célèbre la fragmentation, la pluralité des voix et la destruction des frontières entre les genres et entre le réel et la fiction. D'abord, l'intertextualité contribue à la fragmentation du roman en lui intégrant des voix qui lui viennent de l'extérieur, engendrant ainsi une sorte de patchwork narratif, où les différentes voix coexistent, se chevauchent et dialoguent entre elles. De plus, cette pratique opère des ruptures dans la continuité narrative, arrachant à chaque fois le lecteur de l'histoire pour le renvoyer à d'autres textes, qui appartiennent de surcroît à d'autres époques. Par ailleurs, l'intertextualité a une dimension métatextuelle, poussant le lecteur à franchir le seuil entre le texte et le hors-texte (son monde empirique) et mettant ainsi en exergue la nature artificielle de l'œuvre. En effet, les hypotextes sont des fragments de la réalité employés dans la fiction. Parlant de la citation, Samyault affirme :

« *La mimésis elle-même, produisant des simulacres, reproduit, répète. L'acte littéraire fondamental s'apparente donc à une forme de répétition et de redite, que l'action de citer [...] de reprendre les paroles d'autrui ne fait que redoubler [...] l'énoncé emprunté [...] possède une autre fonction, permettant d'importer un fragment de réel – le texte existant appartenant en effet à la bibliothèque, objet du monde quand celle-ci n'est pas elle-même, comme chez Borges, le monde.* » (Samyault, p.78)

Ainsi, l'intertextualité, en tant que réemploi d'objet du monde dans la fiction, permet de créer un pont entre le monde fictif que l'auteur invente et le monde réel auquel il appartient et dans lequel il puise ses sources d'inspiration. Ceci attire l'attention du lecteur vers la nature artificielle de l'œuvre, contribuant à sa dimension métatextuelle.

Enfin, le recours à l'intertextualité est relatif à une problématique postmoderne autour de la notion d'originalité. Barthes affirme : « *Dans la littérature, tout existe, le problème est de savoir où.* » (Barthes, 1984, p. 330). Benfodil semble partager la même pensée. Dans *Archéologie du Chaos Amoureux*, il fait dire à l'un de ses personnages :

« J'ai comme l'impression que tout le monde se répète, avec une redondance étonnante. Tout le monde cite tout le monde, tout le monde plagie tout le monde en une intertextualité infinie. Une sorte d'orgie textuelle absolument hallucinante doublée d'une impitoyable contrebande littéraire. C'est un peu comme ce que disait Sartre : qu'après les Grecs, il n'y avait rien à ajouter. » (Benfodil, 2007, p.144)

En effet, la littérature postmoderne remet en question les notions d'originalité et d'authenticité que proclame le modernisme. Si le modernisme rejette la tradition et cherche à rompre complètement avec le passé, optant pour l'innovation radicale, le postmodernisme remet en question la possibilité d'une création tout à fait nouvelle et tente au contraire de renouer avec la tradition. La création n'est plus associée à la rupture avec les anciens mais réside désormais dans la réappropriation, le réinvestissement et la réinterprétation d'éléments préexistants. Les auteurs explorent le passé, révisent les différentes tendances, puisent du déjà-là pour créer des œuvres nouvelles en utilisant le vieux comme matière première.

Conclusion :

En somme, *Les bavardages du Seul* est une œuvre dialogique par excellence. Le roman puise et dialogue avec différents textes de la bibliothèque universelle dont nous avons relevé quelques exemples : Les quatrains d'Omar Khayyam qui ponctuent le récit, les textes sacrés cités ou servant d'hypotextes au récit du Patriarche, des archétypes bibliques et coraniques qui donnent une dimension mystique au roman, ou encore des archétypes littéraires qui le rapprochent des classiques littéraires comme *Candide* de Voltaire ou *Cleveland* de l'Abbé Prévost. Ce foisonnement intertextuel permet de créer un pont entre les différentes cultures, entre passé et présent et de véhiculer un message unificateur, proclamant l'unité dans la diversité. Cette multiplicité des liens intertextuels contribue

également à la mise en texte d'un jeu entre l'auteur et le lecteur qui se trouve, tel un détective en train de chercher les indices dissimulés par l'écrivain, afin d'identifier les hypotextes présents dans l'œuvre. Enfin, dans une œuvre qui s'inscrit dans le sillage du roman algérien postmoderne, il est inévitable de voir dans cette intertextualité un moyen permettant la fragmentation de l'œuvre et participant à lui donner une dimension métatextuelle ainsi qu'une remise en question de la notion d'originalité et une manifestation du retour postmoderne à la tradition dans le but de la revisiter et se la réapproprier pour composer une œuvre nouvelle

Bibliographie :

- BARTHES, R. (1973). *Le plaisir du texte*. Paris. Seuil.
- BARTHES, R. (1984). *Le Bruissement de la langue*. Paris. Seuil.
- BENFODIL, M. (2003). *Les bavardages du Seuil*. Alger. Barzakh.
- BENFODIL, M. (2007). *Archéologie du Chaos Amoureux*. Alger. Barzakh
- FEUILLET, M. (2017). *Lexique des symboles chrétiens*. Paris. Presses Universitaires de France.
- GENETTE, G. (1982). *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris. Seuil.
- Gontard, M. (2013). *Écrire la crise. L'esthétique postmoderne*. Rennes. Presses Universitaires de Rennes.
- KRISTEVA, J. (1968). « Le texte clos », in *Langages*, (12), 103-125. DOI : <https://doi.org/10.3406/lgge.1968.2356>
- KRISTEVA, J. (1969). *Séméiotiké*. Paris. Seuil.
- MARTIN, C. (2006). « "L'éducation négative" de Cleveland », in J-P Sermain (dir) *Cleveland de Prévost. L'épopée du XVIII^e siècle*. Coll. L'esprit des lettres. Paris. Desjonquères, pp. 50-69.
- PAGÈS, S. (2001). « De la citation à la réécriture (Álvaro Mutis, Clarín, J. Ríos, Voltaire : parcours progressif de citation abolie) », *Cahiers d'études romanes*, 5. [Disponible en ligne]. Extrait le 01 décembre 2023 de <http://journals.openedition.org/etudesromanes/3164>.
- Prévost, A. (1773-1779/2003). *Cleveland*. Paris. Desjonquères.
- Riffaterre, M. (1980). « La trace de l'intertexte », *La pensée*, n°215. Paris. Éditions sociales internationales.
- SAMYAULT, T. (2001). *L'intertextualité. Mémoire de la littérature*. Paris. Nathan.
- Voltaire. (1992). *Candide et autres contes*. Paris. Folio classique.